

Jean Pierre Triboulet

L'œuf

Sorti du cul de ma poule, je me suis tout de suite posé des questions existentielles, quel était mon destin et quelle influence pouvais-je avoir sur lui ? Je serais bien resté confiné dans ma coquille, comme un coq en pates, surtout avec ce virus...Je ne voulais surtout pas finir gobé : tu imagines : ils te trépanent et, alors que tu aspiras à sortir, ils te siphonnent par le trou : Non ! Et toi ?

-Moi j'été cassé et mélangé avec d'autres, une vraie partouze débridée de jaunes et de blancs, d'hommes et d'omelettes : trop génial.

-Moi ils m'ont cassé et balancé sur une poêle ; j'étais content d'être enfin libéré de la coquille mais ils ont commencé à chauffer ces tarés : je n'ai pas ri, j'ai frit, comme les torturés du taureau d'airain de Phalaris.

-Moi je veux être un dur, un vrai !

-T'es pas fou ! : tu veux être ébouillanté et terminer sur un comptoir de gare ?

-Tu dis quoi, toi l'œuf mollet ?

-Moi, ils m'ont ouvert en grand par le haut, et ils ont trempé leurs mouillettes ; j'en frissonne encore.

-Eh bien moi, fidèle à mes convictions, je veux terminer, lors d'un meeting, écrasé sur le crâne d'œuf d'un politicien pourri !

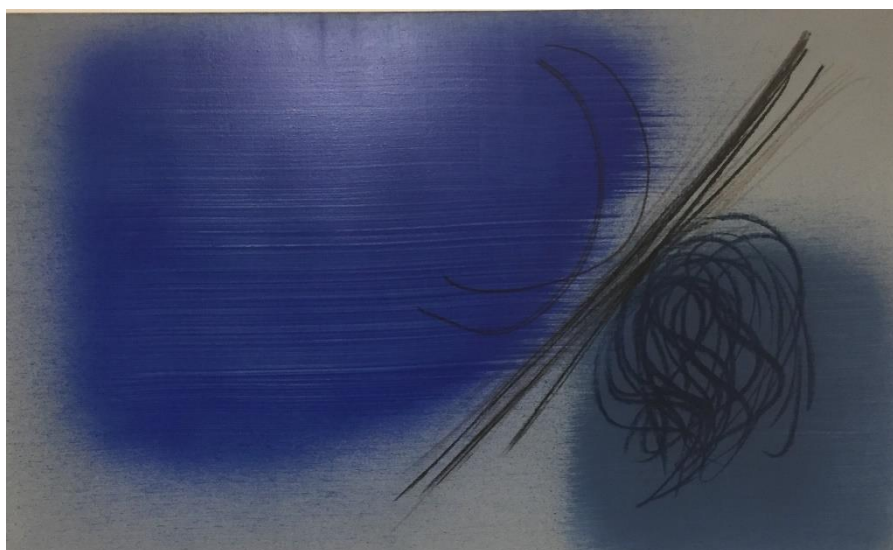
Les mots bleus

Pendant que nous avions le dos tourné, confiné, le chanteur Christophe en a profité pour partir en douce le long de son chemin personnel vers le ciel azur. Ce poète aux allures de casseur avait le don des mots doux et le parfum des rêves d'Italie. Pas étonnant qu'il ait chanté : « avec les filles j'ai un succès fou... ». Le visage d'Aline, dessiné sur le sable puis effacé par une pluie d'orage l'a fait crier, crier, toute sa vie, pour qu'elle revienne : sans succès, elle n'est pas revenue mais son cri a fait le tour du monde.

J'ai écrit un conte dans lequel un enfant s'était imaginé entrer dans un monde où tout est rouge, sans s'apercevoir que deux pétales de coquelicot s'étaient collés à ses lunettes au passage d'un fossé. Christophe avait lui aussi sur ses verres deux pétales de pensées qui lui ont inspiré « les mots bleus ». Avec sa voix haut perchée d'une délicatesse d'un autre âge, il nous élevait sans nous laisser retomber.

Christophe est parti en emportant le synthétiseur de sa vie, à la recherche « des paradis perdus » qu'il avait chantés.

Hartung. Musée d'Art Moderne. Paris © jeanmarieandre.com



Le masque

*« Monsieur, je cerne votre problème, vous êtes journaliste à « L'écho de la Sambre » et vous souhaitez un avis médical sur le masque chirurgical. Mais vu la notoriété du journal vous n'avez pas le poids nécessaire pour obtenir un entretien avec un virologue, un épidémiologiste, un réanimateur, un urgentiste de renom, alors vous vous êtes dit qu'un chirurgien retraité fera l'affaire. Je ne vous répondrai que sur la vie sur **vrai** masque du chirurgien. »*

Le masque fait partie de mon attirail de chirurgien et il n'a jamais fait autant parler de lui depuis qu'il est utilisé par le « grand » public. Sa mise en place au bloc fait partie du cérémonial du « théâtre d'opération ». Il est souvent doublé par le masque de tissu ou de papier, dite la « bavette du sarrau », attachant à la blouse chirurgicale ; noué par l'infirmière de bloc est le dernier geste préparatoire avant que je ne m'approche de la table, de « l'autel », sur lequel est installé le futur opéré. Cette protection est incontournable pour éviter à l'opérateur de contaminer le site opératoire. Dans des circonstances exceptionnelles le chirurgien n'utilise pas de masque : en extrême urgence, cela m'est arrivé 2 ou 3 fois, ou en chirurgie de guerre, voir les photos des chirurgiens opérant dans les tranchées de Dien Bien Phu. Au début de son utilisation le masque avait pour but de protéger l'opérateur des projections de pus ou de sanies. Les premiers gants chirurgicaux de Pr Halstedt en 1889 visaient, de la même façon, à protéger les mains des opérateurs des solutions désinfectantes agressives pour la peau de leurs mains.

Le masque du chirurgien a-t-il d'autres fonctions ? La tentation est grande de chercher les rapports du masque avec la voix, la vue, l'odorat. Le masque peut servir à se cacher des autres, masquer ses sentiments, son angoisse d'un geste compliqué à réaliser. Le masque ne sert pas à dissimuler les imposteurs, bricoleurs non-chirurgiens comme le « dentiste » de la chanson de Henri Salvador : il était plombier, entre voisins, il faut bien s'aider !

Le masque est un prétexte pour éviter de parler, pour éluder des questions. Le masque du chirurgien redonne le pouvoir au regard qui parle sans les mots et transmet, pendant l'opération, à l'entourage averti, la surprise, l'interrogation, l'angoisse, l'initiative à prendre, l'urgence d'un geste à faire, le calme et la sérénité, la fin des problèmes et la satisfaction.

Le masque pourrait éviter la perception odeurs troublantes des tissus putrides et des matières épanchées, un peu comme les parfums masquaient les mauvais relents des « seaux d'hygiène » dans les jardins de Louis XIV.

Le masque ne gêne pas le « ravitaillement en vol » : la déshydratation de l'opérateur est possible pour des interventions très longues ou réalisées dans des blocs non climatisés. L'infirmière passe les liquides voire des nutriments énergisants par une sonde glissée sous le masque puis introduite dans la bouche.

« Faire la gueule » c'est ce que l'on peut traduire par « le masque familial ». Le chirurgien sorti du bloc et « démasqué », entrant à son domicile peut être confronté au masque familial, motivé par des reproches compréhensibles : anniversaires loupés, repas d'amis interrompus, fêtes d'école négligées, rappels pour des blocs nocturnes. Il faut ajouter les arrivées chroniquement tardives suivis de mutismes complets, expliqués par la phase de digestion incontournable des moments magiques et dramatiques du jour ou de la nuit.

Le masque des autres a pu être exceptionnellement « remplacé » lors d'une greffe de visage si celui-ci est inacceptablement altéré ; c'est « refaire la gueule » vulgairement parlant.

« En dehors du cadre chirurgical, monsieur, je suis tout à fait favorable au port du masque généralisé lors de la période de déconfinement pour préserver notre santé ; plus tard je suis favorable au port du masque pour nous préserver de la diffusion virale de la reconnaissance faciale et sauvegarder notre identité. »

Choléra

Entrés ce 21 juillet au Pakistan nous sommes confinés à Lahore par une épidémie de choléra. Les pauvres autochtones et les rares routards non vaccinés ont droit à la piqûre à travers la chemise d'un liquide louche d'une seringue commune de 100cm³, dont l'aiguille est, probablement...changée pour chaque postérieur. Nous avons notre sésame : ce carnet de vaccination jaune et noir qui nous a évité la seringue dingue. La petite ville est surchauffée, impossible de rester dans la chambre de ce « boui-boui », même entourés de draps mouillés. Le ventilateur lent et souffreteux aère des bestioles noires non identifiées qui apparaissent par moment sous la lumière blafarde d'une vague ampoule clignotante. Nous déambulons dans les ruelles poussiéreuses parmi les vaches, les chèvres (l'inde se rapproche !), les buffles tirant des carioles surchargées, au sein d'une foule inquiétante, ignorant le confinement, la distanciation nécessités par l'épidémie.

Un attroupement autour d'une échoppe nous intrigue ; bien que nettement plus grand que les pakistanais, il nous faut avancer prudemment dans la foule silencieuse pour mieux distinguer l'objet de leur attention. Sur un écran d'un autre âge, un homme casqué en combinaison blanche descend lentement les marches d'un « engin » et pose le pied sur .la lune probablement en ce 21 juillet 1969. Nous sommes saisis par le contraste entre le moyen âge et la modernité.

**La distanciation...elle est là :
Sociale, géographique et spatiale.**